XXe ANNEE — N° 6757 — LUNDI 3 MAI 1909

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Il faut les deux

—o—

— Ecoute, mon amie, je désire à table un peu de tranquillité ; si tu vas transformer la salle à manger en palais de justice, où j'aurai à juger les méfaits des enfants, je préfère donner d'avance ma démission.

Mme Galliel soupira :

— Je t'assure, Albert, que si tu voulais te montrer un peu ferme, je n'aurais pas tant à les réprimander. Quand on nous disait jadis : « Votre père le saura », nous ne bronchions plus. Pourquoi ? Parce que notre père avait un air d'autorité qui nous enlevait toute envie de lui résister.

— Chacun son goût : moi, les réprimandes et les pleurnicheries m'exaspèrent.

— Crois-tu qu'elles m'amusent ? Mais, mon pauvre ami, nous ne pouvons avoir la prétention d'élever nos enfants sans qu'il nous en coûte.

Avec quelque impatience M. Galliel déplia sa serviette :

— C'est l'affaire de la mère, l'éducation ; nous avons bien d'autres choses en tête, nous autres ; si tu crois que le commerce est facile...

Sa femme l'interrompit :

— Je le sais ; aussi je ne te demande pas de surveiller notre petit monde, je te demande simplement de m'appuyer... Sans t'en douter, je suppose, tu me rends la tâche très difficile, par ton laisser-faire — elle devint plus pressante ; — pourtant Albert, rien n'est aussi important que la formation du caractère de nos enfants, de là dépend le bonheur ou le malheur de leur vie... et de la nôtre.

Elle se tut, la troupe juvénile faisait son entrée dans la pièce en se bousculant : « Maman, Jeanne m'a poussée... maman, Paul m'a pris mon crayon... Dis, papa, que j'aurai un nouvel atlas ? »

Mme Galliel domina le tumulte :

« Asseyez-vous, et trêve de rapports et de demandes, les enfants bien élevés mangent en silence.

Quelques minutes après tout le monde avait plus ou moins enfreint la consigne et à mi-voix les discussions s'ébauchaient prélude de petits pugilats. La mère se disposait à rappeler les délinquants à l'ordre, quand elle vit les sourcils de son mari très froncés, ce qui, au baromètre conjugal, dénotait un prochain orage. Hélas ! Vers le dessert la crise éclata :

Hélène avait gravement désobéi le matin et il était entendu que son père en serait averti et déciderait de la punition à lui donner. La coupable qui avait, au début du dîner, le nez très bas, croyait son méfait oublié, commençait à relever la tête et regardait avec un air de discret triomphe ses frères et sœurs. Madame Galliel, qui voyait ce petit manège, en souffrait, partagée entre la crainte de déplaire à son mari et le soucis de paraître se déjuger vis-à-vis de ses enfants. Enfin, estimant que sa dignité ne lui permettait pas de laisser sa décision sans effet, elle dit avec courage :

— Je regrette, mon ami, d'avoir à te parler d'une chose qui te peinera, mais il faut que tu saches, qu'Hélène...

Les sourcils de l'interpellé se rapprochèrent à se toucher :

— Je t'ai dit tantôt que je désirais être tenu à l'écart de tous ces contes-là.

Un flot de sang, monta aux joues de Mme Galliel, mais elle fit bonne contenance :

— Vous voyez, Hélène, dit-elle, combien votre père est attristé des rapports que je dois constamment lui faire sur votre conduite, il préfère ne pas les entendre.

La fermeté calme de ces paroles donnèrent le change aux enfants ; mais la mère, dont le cœur battait tumultueusement se rendait bien compte que ce procédé ne pourrait pas longtemps réussir. Elle acheva par ce verdict :

— Vous n'aurez pas de dessert, ce midi !

Hélène qui voyait des fraises éclata en sanglots :

— Je ne le ferai plus ! Je veux des fraises !

M. Galliel, toujours le front crispé, tenait en main le fruitier :

— Ah ! Mais ! Il n'y a pas moyen d'avoir un repas sans pleurnicheries ici ? Tiens ! en voilà des fraises, et fiche-nous la paix !

Mme Galliel se leva sans dire un mot, prit la petite fille par le bras et déclara, frémissante :

— J'ai un autre moyen d'avoir la paix et de maintenir les punitions que j'ai eu le devoir de donner.

Elle entraîna dehors l'enfant médusée.

Un peu confus son mari demanda quand elle reparut :

— Voyons, qu'est-ce qu'Hélène avait fait? Je n'en sais rien, moi.

— Tu n'as pas voulu l'entendre, lui murmura-t-elle, tandis qu'une larme, aussitôt refoulée, brillait dans ses yeux.

Les grâces récitées, la troupe enfantine prit sa course vers le jardin. Mme Galliel profondément triste se mit à sa table à ouvrage.

— Tu pleures, remarqua au bout d'un instant son mari, pour une queue de poire, une queue de fraise plutôt ?

— Comment veux-tu, expliqua la jeune femme, d'un ton lassé, que je vienne à bout de l'éducation de nos enfants si tu ne comprends pas l'importance de leurs petites fautes, si tu ne m'aides pas à les châtier ? Veux-tu attendre qu'ils commettent des méfaits irréparables ? Que Pierre, qui « chapparde », comme tu dis en riant, soit mis en prison pour vol ?

M. Galliel se mit à rire :

— Oh ! L'imagination des femmes ! Continues, petite... et que Bébert, qui est colère comme un diable, soit sur l'échafaud pour avoir tué quelqu'un.

— Tu ne me fais pas rire, c'est de bonne heure qu'il faut apprendre aux enfants à se combattre, à extirper leurs tendances mauvaises. Plus tard, les habitudes sont prises...

— Pauvres petits bouts d'enfants ! Quand on dira que l'aîné n'a que sept ans et qu'il faudrait les bourrer tout le jour de recommandations et de gronderies.

— Plus nous serons fermes, dès le début, plus la tâche nous sera facile.

— Hélène, qui a cinq ans, ce petit chat, tu ne lui aurais pas donné de dessert ! Moi, je ne peux pas la voir pleurer, dis tout ce que tu voudras.

— Tu aimes mieux lui voir la tête fracassée ? Le « petit chat », comme tu dis fort bien, a la manie de se promener sur les plombières.

M. Galliel bondit : Comment ! Encore sur la buanderie ? Qui a eu la bêtise de laisser une échelle-là ?

Le zingueur qui ne peut pas y monter en aéroplane :

— Te voilà ému parce qu'elle a couru un danger ; pourtant c'est sa désobéissance qui était répréhensible et que tu n'as pas voulu punir. Il faut arriver à rendre nos enfants loyaux, incapables de nous tromper afin de pouvoir être tranquilles quand nous les quittons.

— Je n'ai jamais connu d'enfants qu'on ne doive pas surveiller, répliqua le mari d'un air entendu.

— Il y a des degrés dans la surveillance. As-tu le temps d'écouter une histoire ?

Il s'assit gentiment près d'elle :

— Je te dois bien ça, ma petite maman sévère ; sais-tu que tu finiras par me faire peur aussi.

Elle ne put s'empêcher de sourire à ce grand enfant :

— Si la crainte pouvait être le commencement de la sagesse ! Ecoute mon histoire authentique.

— Je t'écoute ! fit-il badin.

— Il y a quelques jours, Me Déliaux dînait chez ma mère avec ses deux petites filles, environ de l'âge d'Hélène ; tout à coup ces enfants, allant au jardin, maman se souvient que la grand'porte de la basse-cour est restée ouverte et qu'elles pourraient s'approcher de la mare aux canards et y tomber... Tu sais l'attrait de l'eau à cet âge-là.

Il secoua la tête affirmatif un peu ironique.

— Maman appelle la bonne pour lui commander d'aller fermer la porte à clef, mais Mme Déliaux l'arrête : « C'est tout à fait inutile, je vais défendre à mes filles de s'approcher de la mare, ça suffira, elles ne désobéissent jamais. Vous entendez bien petites : défense d'aller auprès de l'eau. » Et les mignonnes sont parties sans surveillance, tandis que leur mère prenait avec sérénité son café.

M. Galliel mâchonna un instant son cigare, puis il objecta : « Ce qu'elle aura dû faire le gendarme pour obtenir ce résultat !...

— Elle a commencé dès le premier âge ; aussi, à présent, quelle paix dans leur intérieur ; quel respect pour les parents !... Moi, je porte seule toute la charge, tu finiras par me faire prendre en grippe par nos enfants...

Mais l'égoïsme du fils unique gâté par sa mère qu'était Albert Galliel était trop invétéré pour qu'il pût sacrifier sa tranquillité du moment à l'intérêt supérieur de sa famille. Les années s'écoulèrent, pendant lesquelles le papa gâteau excusait toutes les incartades par ces mots : « Les enfants sont des enfants ! Il faut faire la part de l'âge... Quand ils auront la raison ils comprendront et se corrigeront vite...

Un soir d'août, que M. et Mme Galliel se promenaient dans leur jardin, ils entendirent parler dans un bosquet qui bordait la grand'route. Pierre — 15 ans — causait avec un mauvais sujet du voisinage, que sa mère lui avait maintes fois défendu d'approcher. Sans voir arriver ses parents, le jeune garçon lançait cette phrase odieuse, dans l'argot qui amusait tant M. Galliel : « Oh ! s'il n'y avait que le paternel, je marauderais bien avec toi, ça doit être si amusant ; lui, il ne dit jamais rien, on s'en bat l'œil ; mais je dois me défier de la bourgeoise !...

La mère pâlit, frappée au cœur : Ainsi, de toute la sollicitude qu'elle avait témoignée à son fils il ne restait chez celui-ci que de la défiance. Pierre se cacherait mieux, et puis c'était tout !

M. Galliel restait cloué sur place : Son fils, un maraudeur ! Ah ! pourquoi avait-il toujours fermé les yeux sur ses menus larcins dans la maison, le plaisantant sur son amour des friandises et ses petites ruses... Toute l'erreur de sa conduite lui apparut en une seconde, comme aussi l'indicible martyr qu'il avait fait subir à sa femme. Bourrelé de remords, il l'entraîna loin des enfants, qu'il ne voulait plus entendre :

— Pardon ! lui murmura-t-il, tu verras, je t'aiderai, je serai ferme comme toi, je leur dirai que c'est toi qui avait raison..., ils t'aimeront comme tu mérites de l'être, ma pauvre petite !... J'amènerai Pierre à tes pieds... Il rétractera ce qu'il a dit...

Ces paroles enfiévrées n'eurent pas sur la jeune femme l'effet attendu ; elle secoua la tête, laissant en quatre mots déborder toute l'amertume de son âme : « Il est trop tard ! »

Jehan D'ESTREELLES.

ÉCHOS

NOUVELLES MILITAIRES

Tableau d'avancement pour 1909. — Employés militaires de l'artillerie. — Sont inscrits pour ouvrier d'Etat de 1re classe : n° 6, Darre, de la sous-direction des Forges du Nord ; n° 9, Gamard, à Calais, direction de Dunkerque ; n° 12, Dullier, de la direction de Lille ; n° 14, Gout, de la sous-direction des Forges du Nord ; n° 16, Saget, de l'Ecole du 1er corps d'armée.

Pour ouvrier d'Etat de 2e classe : en fer. — N° 25, Ferrette, maréchal des logis, à la compagnie d'ouvriers d'artillerie de la sous-direction des Forges du Nord.

Pour gardien de batterie de 1re classe : n° 9, Cottret, de la direction de Dunkerque.

Pour gardien de batterie de 2e classe : n° 92, Bailly, maréchal des logis, au 27e régiment ; n° 96, Brunet, maréchal des logis du 1er bataillon ; n° 100, Fontaine, maréchal des logis au 1er bataillon.

Pour chef artificier : n° 6, Delcourt, sous-chef mécanicien au 15e régiment.

Pour maréchal des logis-chef mécanicien : n° 3, Bouriand, au 15e régiment; n° 7, Saladin, au 1er bataillon, détaché à l'Ecole de pyrotechnie militaire.

CONCOURS ENTRE ÉLÈVES-ARCHITECTES

La Société des Architectes du Nord de la France ouvre un concours entre élèves-architectes.

Ce concours aura lieu en loge, le dimanche 16 mai, à huit heures du matin, à l'Ecole des Beaux-Arts de Lille, rue de la Deûle ; il sera clos au plus tard à six heures du soir.

Les concurrents devront être domiciliés dans l'un des trois départements du Nord, du Pas-de-Calais ou de la Somme.

Ils n'auront pas plus de vingt-cinq ans accomplis.

Le montant des récompenses sera d'environ deux cents francs.

Les récompenses seront décernées le 9 octobre 1909.

SITUATION DU MARCHÉ DES HOUBLONS A NUREMBERG

L'« Union Allemande pour la culture du houblon » ayant publié des documents sur la situation du marché des houblons à Nuremberg, durant la période s'étendant du 1er septembre 1908 à fin février 1909, M. G. de Laigue, vice-consul, gérant le Consulat de France dans cette ville, a extrait de ces renseignements un relevé qui a été publié au « Moniteur officiel du Commerce » du 22 avril dernier.

L'exportation des houblons du marché nurembergeois a atteint, durant la période précitée, le total de 9.026.400 kilog., alors qu'elle n'était que de 6.918.300 kilog. pendant la période correspondante 1907-1908.

La Grande-Bretagne est la principale nation importatrice de houblon nurembergeois ; la Belgique vient ensuite, puis les États-Unis ; la France tient le 4e rang, avec 924.900 kilog.

Quant à l'importation du houblon en Allemagne, elle s'est chiffrée, du 1er septembre 1908 à fin février 1909, par 2.713.200 kilog., dont 2.713.100 kilog. en provenance d'Autriche-Hongrie.

Nuremberg est non seulement le marché des houblons franconiens, mais encore celui des houblons allemands.

Un 1er mai mouvementé
à Buenos-Ayres

LA POLICE ET LES ANARCHISTES — NOMBREUX MORTS ET BLESSÉS

Buenos-Ayres, 1er mai. — De nombreuses manifestations ont été organisées à l'occasion du 1er mai.

Un conflit s'est produit entre les manifestants et les forces de police.

D'après les déclarations officielles, un groupe d'anarchistes a tiré des coups de feu et blessé cinq agents.

La police a riposté. Cinq individus ont été tués et l'on compte également de nombreux blessés.

*

Buenos-Ayres, 1er mai. — Plusieurs des personnes blessées au moment de la collision des manifestants avec la police ont succombé aux suites de leurs blessures.

Le nombre des morts s'élèverait à douze et celui des blessés à un centaine.

On confirme que le conflit a été provoqué par les anarchistes.

Les arrestations sont nombreuses.

*

Buenos-Ayres, 2 mai.— C'est place Lorea que s'est produite la collision entre la police et les manifestants anarchistes.

Ce grave incident a provoqué une vive émotion dans tous les milieux. Cependant la soirée a été calme. Tous les théâtres ont ouvert leurs portes. Des mesures sérieuses ont été prises pour éviter de nouveau désordres. On craint en effet une agitation ouvrière. Plusieurs corporations ont décidé de provoquer la grève générale en signe de protestation.

Les socialistes, qui avaient organisé une manifestation sur la place de la Constitution n'ont pas été mêlés aux incidents de la place Lorea. Dès qu'ils en eurent connaissance, ils organisèrent une manifestation et leur cortège se déroula avec des drapeaux voilés de crêpe.

Les promoteurs du conflit seraient les trois anarchistes Novelli, Mosa et Godoy.

Le citoyen Marck
TRESORIER DE LA C. G. T. est arrêté à Rouen

Rouen, 2 mai. — A l'issue d'une réunion qui se tenait à la Bourse du Travail, dans la nuit de samedi à dimanche, à l'occasion du 1er mai, M. Marck, de la C. G. T., a été arrêté et écroué à la prison Bonne-Nouvelle.

L'agitateur se serait livré à de violentes attaques contre le commissaire de police présent. Et c'est après un rapport de ce dernier et sur mandat du parquet que son arrestation aurait été décidée.

On suppose que le citoyen Marck a été arrêté sur des ordres venus de Paris.

A la gare, un service d'ordre était posté, ayant pour mission de procéder à cette arrestation lors du départ de l'orateur révolutionnaire.

L'arrestation de M. Marck est un fait très important. C'est l'un des principaux agitateurs de la C. G. T., où il remplit les fonctions de trésorier ; il a fomenté ces dernières années, de nombreuses grèves, dont plusieurs furent marquées par des incidents extrêmement violents, notamment celle des dockers de Nantes, que signalèrent des bagarres sanglantes. Il a succédé, il y a quelques semaines, à M. Lévy, comme trésorier de la Confédération.

Il a neigé le premier mai

EN BELGIQUE

La neige est tombée le 1er mai sur toute la Belgique.

A Bruxelles, de 11 h. à 1 h., elle est tombée à gros flocons.

Dans l'Ardenne, on signale de fortes bourrasques.

Des chutes de neige à pareille époque ne se sont pas produites depuis 1839.

EN FRANCE

La neige est tombée abondamment à Belfort samedi. Il en a été de même à Remiremont.

—o—

La neige tombe par intermittences sur le Jura gessien.

—o—

Chalon-sur-Saône. — On signale une nouvelle apparition de la neige sur le département de Saône-et-Loire, où règne un froid très vif. Dans la nuit, le thermomètre est descendu jusqu'à 3° et 5° au-dessous de zéro, et il a gelé à glace.

—o—

Yssingeaux, 2 mai. — A la suite de plusieurs jours d'un vent violent et froid, la neige est tombée cette nuit, couvrant le sol d'une couche de plusieurs centimètres.

Dans la montagne la couche atteint cinq à six centimètres. Le froid est vif.

Les Arrestations de Nice

ALPEROSA ET Mlle MEITOUS VONT BÉNÉFICIER D'UN NON-LIEU

Paris, 2. — Une dépêche de Nice, à un confrère parisien dit qu'aucune preuve définitive de complot contre MM. Fallières et Clémenceau n'étant relevée contre le russe Alperosa et Mlle Meitous ; les deux jeunes gens seront probablement, sous peu, l'objet d'une ordonnance de non-lieu.

Voir plus loin :

LES DÉPÊCHES DE LA NUIT

QUE VOUS FAUT-IL ?

Un domestique

Une cuisinière

Une bonne

Faites une annonce dans la *Croix du Nord*.

Bureau des annonces de la « Croix du Nord », 1 Rue des Sept-Agaches (Grand' Place), Lille.

LILLE

La « Jeanne d'Arc » DE LENEPVEU à la Salle Ozanam

Une salle délicieusement décorée. Le bleu et le blanc encadraient de fleurs virginales draperies les trois couleurs nationales et se piquaient des écussons du Pape et de Monseigneur. Toute Jeanne écrit là : la Patriote et la Vierge chrétienne.

Un public pressé, sympathique, impatient moins peut-être de sensations d'art que de religieuses et patriotiques émotions.

Un orchestre, parfaitement stylé, dirigé d'une main sûre et experte par M. Marissal et composé d'éléments de véritable valeur.

Enfin un chœur de 70 exécutantes, qu'un travail acharné — Vive Labeur ! mes demoiselles — avait préparé à toutes les audaces et... à tous les succès.

Telles sont les impressions que nous a laissées la matinée donnée, hier, à la Salle Ozanam, par les demoiselles patronnesses de l'**Ouvroir Notre-Dame des Anges.**

Après la « Marche de Fête », de Schmeclud, enlevée par la Symphonie Notre-Dame, M. Carton, de sa voix chaude et bien chantante, interprèta, en guise de prologue, une pièce d'ombre : « La Vierge de Domrémy », poème de Marc d'Ol, musique de René Leteurtre, deux pseudonymes que je soupçonnerais volontiers de cacher un seul et même artiste lillois.

Les onze scènes qui, avec l'accompagnement d'une mélodie sobre, se déroulèrent sous nos yeux, préparaient parfaitement l'auditoire au gros morceau de la séance : le clou où s'accrocha le succès.

Nous ne reviendrons pas sur l'analyse qui a été faite jeudi dernier, dans les colonnes de la « Croix du Nord », de l'œuvre de Lenepveu ; mais nous aimons à constater que sa « Jeanne-d'Arc », écrite pour chœur mixte, et dont certaines parties réclamaient une grande puissance et les sonorités vigoureuses de voix masculines, a néanmoins été interprétée d'une façon très honorable par un chœur de 70 jeunes filles.

Avec une gracieuse simplicité, en concordance parfaite avec le caractère de l'œuvre, la première partie fut enlevée et l'auditoire.... conquis.

Puis ce fut Reims. Avec sa majestueuse cérémonie du Sacre, cette seconde partie réclamait de somptueuses sonorités de l'orchestre et des chœurs. Ceux-ci donnèrent toute leur puissance tandis que l'orchestre faisait, de son côté, une petite concession sur les **forte.** Le résultat fut excellent et l'impression de l'auditoire aussi.

Le succès était désormais assuré et une seconde audition — qui sera donnée le jour de l'Ascension à 7 heures du soir et dont le présage aurait paru audacieux il y a quelques jours — pouvait être annoncée.

La troisième partie de l'œuvre rencontra une égale faveur.

Dès les premières mesures de l'angoissante et interminable marche au supplice, le public communiait avec l'orchestre. Cette musique si expressive de Lenepveu, si imagée que les plus **philistins** eux-mêmes en sentaient la désolante détresse, amena des larmes à bien des paupières ; on se croyait vraiment à Rouen, s'attendant à un carrefour à voir apparaître la funèbre charrette qui menait Jeanne au bûcher.

L'arioso, si connu, fut très goûté et très applaudi : Jeanne pleura sur Rouen, sur elle-même : « Je n'ai pas vingt ans et je pleure ! » Puis, réconfortée par ses voix, elle meurt, tandis qu'un chœur à grand effet chante son martyre et sa récompense.

Des projections représentant la vie de Jeanne d'Arc furent faites pendant les entr'actes et la matinée se termina par l'apothéose de la Bienheureuse Jeanne entourée des saintes de France et de saint Michel, pendant que le chœur exécutait une cantate finale de R. de Boisdeffre.

Association Républicaine Libérale DES HOSPICES

Jeudi, à onze heures, a eu lieu dans la salle du Vieux-Lille, rue de Jemmapes, la réunion trimestrielle des adhérents de l'Association Républicaine Libérale de l'Hospice Général. Plus de deux cents vieillards étaient présents.

M. Emile Scrive, conseiller général et M. Georges Guilbaut, conseiller d'arrondissement du canton Nord, avaient tenu à manifester leur sympathie à leurs électeurs en assistant à la réunion.

M. Louis Delattre, secrétaire du Comité Lillois, a entretenu les auditeurs de l'Œuvre de Presse et de Funérailles religieuses établie à l'Hospice Général parmi les membres de l'Association Républicaine Libérale. Deux cent

---

FEUILLETON N° 18

LE SECRET DU CHATEAU de ROC-NOIR

par Gendry du Jardinet

— Qu'ai-je vu ? Mais mon fils est mort ! Ô les misérables !

La comtesse s'affaissa. Mais Fernand, avec le concours de Juliette qui, voyant la comtesse s'affaisser s'était précipitée vers elle, la déposa sur un divan. Lorsqu'ils eurent entourée de soins, Fernand la regarda avec amour et tristesse, accablé et heureux tout à la fois : sa mère, un instant, l'avait reconnu.

La comtesse qui était arrivée sur ces entrefaites, dit, non sans raison, à Fernand :

— La secousse a été forte ; son esprit est en éveil. Laissons au repos le soin d'opérer ses salutaires effets. Je veillerai sur votre mère, Fernand ; éloignez-vous un instant, remettez-vous de ces émotions qui brisent les natures les plus fortes.

Mais la comtesse l'éloigne doucement.

— Ne vous ai-je pas dit de vous arracher, pour quelques instants, à ces émotions trop violentes. Ecoutez votre seconde mère, puisque madame la marquise est impuissante, en ce moment, à vous l'ordonner.

Fernand revint vers Juliette qu'il trouva assez émue.

— Mais qu'éprouvez-vous, Juliette ?

— Laurent vient de passer près de moi, sans m'avoir aperçue tant il semblait agité. Il gesticulait et se répandait en menaces contre vous, contre mon père, contre ma mère.

Pandant plusieurs jours, Fernand ne quitta pas le chevet de sa mère. Il souffrait de ne pouvoir lui faire comprendre combien il était heureux de la revoir.

La comtesse voulant enfin l'arracher à ces préoccupations incessantes, lui proposa une excursion dans les mines que le comte de Villefort possédait près de la petite ville de Wellin. Elle eût préféré une excursion plus réjouissante, sinon plus intéressante et plus instructive, mais il fallait à tout prix changer le cours des idées de Fernand.

A peine l'excursion fut-elle résolue que Scévola en instruisit Laurent.

— C'est l'enfer qui l'envoie à sa perte ! s'écria celui-ci, après quelques instants de réflexion. Un petit éboulement habilement combiné nous en délivrera à jamais. Nous échapperons ainsi à Fernand de Rocnoir, qui pour nous est un danger permanent.

VI

Les éboulements

Une élégante voiture emportait vers Wellin Fernand de Rocnoir, accompagné de Juliette de Villefort, qui s'efforçait en vain de le distraire, lorsqu'à une lieue du château, ils rencontrèrent Hector Laurent, qui chassait.

Aussitôt l'idée vint Juliette de demander Hector de prendre part à leur excursion.

Juliette espérait que les lazzis d'Hector parviendraient enfin à détourner le cours des pensées de Fernand.

Hector qui n'avait pas été heureux à la après avoir confié son fusil et son chien chasse, accepta avec empressement, et, à un domestique, il prit place dans la voiture, qui, deux heures après, commença à côtoyer de vastes minières, d'où l'on extrait le fer, cette matière première de l'industrie.

Comme c'était la première fois que Fernand parcourait une contrée métallurgique, la vue des travaux du monde minéral, qui a un air si sombre et si mystérieux, ne tarda pas à appeler son attention.

Le milieu dans lequel nous vivons influe sur nos idées et crée des mœurs particulières à notre état social. L'homme des champs a des idées plus souriantes que le mineur qui passe sa vie à lutter contre la nature, dans les ténèbres. Les prés fleuris, les moissons dorées, les vignes, avec leurs pampres luxuriantes forment un contraste frappant avec les puits d'extraction, ces sortes de tombeaux vivants. Flore, Pomone, Cérès étaient de charmantes divinités, tandis que Vulcain fut disgracieux.

L'extraction des mines est aussi ancienne que la civilisation. Dans le monde nouveau, on voit même des pluplades sauvages s'y exercer avec les instruments les plus grossiers. Les Indiens de la Californie fouillaient la terre pour en retirer du vermillon qui leur servait de parure. Sur les bords du lac Supérieur, on trouve des traces d'exploitations faites par des peuplades pour se procurer du cuivre.

L'homme fit usage de la pierre avant de connaître les instruments formés de métaux. C'était dans la nature. La pierre frappe directement les yeux de l'homme, tandis que les métaux sont enfouis dans la terre ou tout au moins recouverts d'un limon qui les dérobe à la vue ou en voile les qualités. Les instruments en pierre étant disgracieux et incommodes, on chercha des éléments meilleurs. La patience et l'art les découvrirent.

Les premiers métaux que l'homme eut à sa disposition furent, dans certaines contrées, le cuivre et l'étain ! dans d'autres, l'or, qui se trouve à l'état de pépites dans les rivières ou presque à la superficie du sol. Mais ces trois minéraux, à l'état natif, sont presque également mous, incapables de former et de tailler un objet de quelque consistance.

Vint un inventeur dont la reconnaissance publique aurait dû garder le nom. Il et forma le bronze. Ce fut une invention dont la portée fut immense. Le bronze est un corps dur, résistant, dont on fait des tranchants énergiques. Lorsque l'homme eut inventé ces instruments terribles, il put se dire qu'il était redevenu le roi de la création ; car dès lors, il put atteindre les animaux d'une main sûre et défier les monstres les plus redoutables.

La découverte du fer sous ses différentes formes, la fonte et l'acier, vint compléter la domination de l'homme sur le monde matériel : le cuivre et l'étain n'abondent pas, tandis que les mines de fer sont innombrables et innépuisables.

Tant qu'on trouva des mines de fer à la surface du globe, tout alla pour le mieux. L'industrie faisait des progrès. Mais il fallut descendre dans les entrailles de la terre. Les travaux souterrains ne sont pas agréables maintenant ; autrefois ils étaient horribles.

C'est ce que compris instinctivement Hector lorsqu'il vit des hommes qui descendaient par les bures, et disparaissaient dans les entrailles de la terre.

— Que font donc ces hommes ? demanda-t-il à son ami qu'il savait érudit.

— Ils extraient des minerais de fer, qui se trouvent parfois à des profondeurs considérables :

— Mais comment des hommes consentent-ils à se priver de la lumière du soleil et à se priver de la lumière du soleil et à se condamner eux-mêmes à une existence plus pénible que celles des plus grands criminels ?

— L'habitude.

— Peut-on s'habituer à un tel labeur ?

— Le fait est la plus éloquente réponse que je puisse vous donner. Puis la privation est, en quelque sorte, relative, si je puis m'exprimer ainsi. Dans l'antiquité, l'existence des mineurs était bien plus pénible. On ne jouissait pas des améliorations dues à l'expérience. L'air ne se renouvelait que difficilement, à cause des mauvais procédés d'aérage ; l'eau suintait presque toujours et trempait les mineurs ; les travailleurs ne pouvaient se tenir que très rarement debout ; leurs coups, incessamment répétés, ébréchaient seuls des rochers qui ne cédaient que difficilement à leurs efforts. C'était un supplice réservé aux criminels.

Un passage de Tacite déclare ce travail dégradant et infamant.

— Un passage de... demanda Hector.

— De Tacite.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce romancier-là.

— Comment ! vous ne connaissez pas ce nom ?

— Non.

— Ce fut pourtant un homme à la mode, répondit Fernand, avec un sourire quelque peu narquois.

— Il y a longtemps, donc ?

— Dix-huit siècles.

— Vous dites ?

— Dix-huit siècles